



Portée par la grue, « la bulle » rejoint la mer agitée par les vagues. Cet ascenseur sous-marin permet aux plongeurs d'effectuer leurs paliers de décompression en toute sécurité.

L'ÉCOLE DES ABYSSSES

Immergés dans le froid et l'obscurité, des hommes travaillent. Ils sont techniciens des profondeurs. Au sud de Toulon, l'École nationale des scaphandriers en forme une centaine par an. Un enseignement exigeant pour un métier à haut risque. En Méditerranée, nous avons suivi le parcours d'une jeune promotion.

PHOTOS : ALEXIS ROSENFELD POUR VSD
TEXTE : ALEXIE VALOIS

Sur le quai, face au large, la tension est palpable. Concentré, Julien enfle ses gants et son épaisse combinaison étanche. En ce jour ensoleillé de fin d'hiver, la sueur perle sur son front. Devant un jury d'experts vigilants, le plongeur va passer l'épreuve immergée pour devenir classe II A. Autrement dit pour avoir le droit de travailler sous l'eau, jusqu'à 50 mètres de profondeur. Comme Charlie, Jimmy, Joël, Romain et ses autres collègues de promotion, Julien, 27 ans, termine sa formation de trois mois à l'École nationale des scaphandriers (ENS) de Saint-Mandrier-sur-Mer (Var), l'une des trois écoles françaises. Il se verrait bien embauché sur une plateforme pétrolière : « Partir, c'est mon but », confie-t-il. En France, quelque cinq cents plongeurs scaphandriers sont en activité. Faire partie de « la scaphandrierie » se mérite. « Neuf fois sur dix, nous travaillons dans les eaux froides troubles ou sombres des lacs, des ports, ou dans les boues noires des stations d'épuration », raconte Thiébault Denuelle, pendant dix ans « scaph » et aujourd'hui instructeur à l'ENS. →



En classe, les élèves découvrent le matériel, les casques et le tableau des gaz. Ils apprennent pendant trois mois combien il est essentiel de travailler en équipe.



UN ÉLÈVE SCAPHANDRIER, DANS UN BASSIN D'ESSAI, PASSE UN TEST DE SOUDURE SOUS LE CONTRÔLE DE SON INSTRUCTEUR

→ Véritables ouvriers des abysses, les scaphandriers s'occupent de la maintenance des barrages hydroélectriques et des voies navigables. Ils interviennent sous les plateformes pétrolières, les éoliennes offshore et dans les piscines des centrales nucléaires. « C'est fascinant d'évoluer en trois dimensions sans rien voir et d'apprendre à trouver tout de même ses repères », assure le plongeur professionnel.

Pour pouvoir souder ou découper de l'acier, nettoyer et inspecter des piles de pont, jusqu'à trois heures par jour dans l'eau, le scaphandrier est relié à la surface par le narguilé. Vital, ce long cordon multicolore le suit partout. Il comprend un tuyau jaune qui lui apporte de quoi respirer, un vert, qui transmet le signal vidéo de sa caméra, un rouge, qui assure la liaison audio, et un tuyau bleu, qui contient le pneumomètre donnant en direct la profondeur à laquelle il évolue.

ÉPROUVANTE, LA PROFESSION CONNAÎT UN IMPORTANT TURN-OVER

« Le métier est dangereux. Il cumule les risques des travaux publics et ceux qui sont liés à l'immersion profonde. Nous leur apprenons en trois mois à travailler en sécurité, la leur et celle de leurs coéquipiers », précise Jérôme Vincent. Ce quadragénaire a créé l'ENS en 2013, après quelques années passées en Afrique sur des barges de l'industrie pétrolière. Entouré d'une douzaine de formateurs couvrant toutes les spécialités, il délivre chaque année une centaine de nouveaux scaphandriers. Éprouvante physiquement et moralement, la profession connaît un important turn-over. Les scaphs travaillent dix ans puis passent la main.

Comme Christophe Plazas, qui a raccroché après des années dans l'eau et surtout un accident professionnel où il s'est vu y rester. Bien bâti, il porte fièrement la cote rouge vif des instructeurs de l'ENS. Ce référent adore transmettre sa passion aux plus jeunes. En mer, il est dans son élément. Le lourd bateau de l'ENS a quitté la base de l'école et navigue dans la rade de Toulon ; les jeunes élèves l'amarrent à une bouée imposante. Sous la coque : 25 mètres d'eau. La houle fait danser gentiment l'équipage.

« Allez, go, les gars, c'est parti ! » lance Christophe. Sa voix puissante couvre le bruit des moteurs qui vont ronfler bruyamment toute la journée. On s'active, à bord : les plongeurs s'équipent en s'aidant mutuellement. Le circuit d'air et la liaison audio et la caméra sont vérifiés. Les casques de 15 kilos connectés aux narguilés sont posés et verrouillés. Quand l'étanchéité est →



Les scaphandriers travaillent jusqu'à 50 mètres de fond, le plus souvent dans des eaux froides avec très peu de visibilité. Ils sont guidés de la surface par liaison audio et vidéo.



**LES TECHNICIENS
DES PROFONDEURS UTILISENT DES
OUTILS SPÉCIFIQUES, TELLE
CETTE MINI-LANCE THERMIQUE
QUI DECOUPE L'ACIER**

—> sûre, on peut se mettre à l'eau.
—> En cette saison, la Méditerranée ne dépasse pas 13 °C. Froid, mais pas tant que ça. Les scaphandriers travaillent souvent dans des eaux à 4 °C ou, pire, très chaudes, où chaque effort physique augmente le rythme cardiaque.

Depuis le pont, un drôle d'engin s'élève dans les airs et rejoint la mer agitée. Cet étonnant ascenseur sous-marin permettra aux plongeurs d'effectuer leurs paliers de décompression en toute sécurité. À respirer longtemps en profondeur, leur organisme sous pression emmagasine de l'azote, qu'ils doivent éliminer avant de remonter. Leur vie en dépend. En surface, dans la chambre de contrôle, le directeur des opérations surveille le tableau des gaz. Il connaît la profondeur à laquelle travaille le plongeur, calcule et lui indique ses paliers. Sur un écran, il suit ses gestes techniques. Un troisième équipier responsable du narguilé s'assure que le plongeur respire correctement. « *Je suis sur le qui-vive en permanence, je veille à chacun de leurs gestes, qu'ils n'aient rien oublié dans la procédure et que les interactions entre eux se passent au mieux. Cela nécessite une vigilance bienveillante de tous les instants* », explique Chris, comme l'appellent ses stagiaires.

**“JE LEUR DIS D'Y ALLER S'ILS ONT
L'ENVIE DE CE METIER”** L'instructeur

Ce matin, ils vont souder. « *La pince porte-électrodes nous permet de faire des soudures à l'arc dans l'eau*, détaille Tommy Charriaud, 25 ans, sorti major de sa promo en décembre dernier. *Cela demande beaucoup de précision, ce qui n'est pas évident avec les différences de luminosité. Heureusement, la poussée d'Archimède nous aide à lever le coude !* » Le plongeur se protège les yeux derrière un écran noir. Au bout de ses baguettes, des milliers de degrés et des gaz toxiques et explosifs forment comme un geysier. Les élèves de l'ENS s'entraînent avant l'examen. Un plan dessiné sur une feuille A4 leur indique la découpe et la soudure des pièces qu'ils vont exécuter. « *Ils sont guidés par le directeur des opérations mais doivent absolument respecter les procédures. Car, passé 35 mètres, réfléchir prend plus de temps. La narcose affecte la logique mais pas la mémoire* », précise Thiébault Denuelle. Julien remonte sur le quai après quatre-vingt-huit minutes passées sous l'eau. Il est content de lui. Son collègue Romain sort de l'eau très déçu. Avec la tension de l'examen, il a raté sa découpe. « *Pour un jeune motivé, il y a du boulot. Je leur dis d'y aller s'ils ont l'envie de ce métier, et d'être bons* », conclut l'instructeur. **A.V.**